

EDGAR MORIN : LE "CONTREBANDIER" D'UNE PENSÉE COMPLEXE

Il existe plusieurs chemins pour traverser les frontières disciplinaires et, le terme d'"interdisciplinarité", cache de multiples façons de la concevoir.

Natures, Sciences, Sociétés se doit d'en être le reflet. C'est pourquoi nous présentons ici un entretien avec un sociologue connu qui a été un de ses précurseurs ; il nous parle de la voie qu'il a choisie et ses prises de position claires et nettes nous invitent à réfléchir sur nos propres pratiques.



Edgar Morin (photo : John Foley, avec l'aimable autorisation des Éditions du Seuil).

NSS ■ L'envie de réaliser, pour *Natures, Sciences, Sociétés*, un entretien avec vous, Edgar Morin, "bouillonne" depuis longtemps déjà. Nous y tenons tout particulièrement parce qu'il existe incontestablement une convergence de fond entre ce que vous avez écrit, et que l'on pourrait nommer la "mouvance" de *Natures, Sciences, Sociétés*. Ce fond commun théorique se constitue à l'évidence d'une nécessité que nous partageons, d'un rapport entre écologie et sciences humaines – porté par la notion de complexité – et par la mise en question des disciplines, de leur valeur heuristique et des carcans qu'elles imposent. Or, malgré cela, force est de constater qu'entre vous et nous, aucune rencontre, aucun réel dialogue ne se nouent. N'est-ce que conjoncturel ? Il semble que nous nous heurtions à des limites mal identifiées, mal explicitées qui nous vouent à l'impasse. L'esprit de cet entretien sera d'approfondir les raisons de cette absence de dialogue.

Reconnaissons que le découpage disciplinaire, mis en place au cours de l'histoire, a souvent été arbitraire. Des ensembles se sont vus ainsi décomposés en unités autonomes et fermées, et il a même existé un état de la science duquel les objets globaux avaient entièrement disparu ; le cosmos notamment, qui fort heureusement a ressuscité grâce à l'idée de la singularité de notre univers et de son histoire, ou encore la planète Terre, qui, réintroduite parmi les disciplines des sciences de la Terre, leur a permis de s'entr'articuler, ce qui était impensable il y a ne serait-ce que quarante ans.

La frontière disciplinaire, son langage et ses concepts propres vont isoler la discipline par rapport aux autres et par rapport aux problèmes qui chevauchent les disci-

plines. L'esprit hyperdisciplinaire va devenir un esprit de propriétaire qui interdit toute incursion étrangère dans sa parcelle de savoir.

Il y a donc des moments où les disciplines cessent d'être hermétiques : quand apparaît un type de connaissance capable d'articuler des disciplines très éloignées les unes des autres, comme la micro-physique (qui tente de comprendre les premières rencontres entre particules au début du cosmos), comme l'astronomie d'observation, comme l'écologie.

La science écologique s'est constituée sur un objet et un projet poly et interdisciplinaire, à partir du moment où non seulement le concept de niche écologique mais celui d'écosystème (union d'un biotope et d'une biocénose), a été créé (Tansley, 1935), c'est-à-dire à partir du moment où le concept organisateur de caractère systémique a permis d'articuler les connaissances les plus diverses (géographiques, géologiques, bactériologiques, zoologiques et botaniques). La science écologique a pu, non seulement utiliser les services de différentes disciplines, mais aussi créer des scientifiques polycompétents, ayant de plus la compétence des problèmes fondamentaux de ce type d'organisation. Dès l'instant qu'un objet global est réintroduit, il s'impose comme un système complexe ayant sa propre histoire.

Les recherches interdisciplinaires, qui assurément ont la vertu de réunir des gens de différentes disciplines, n'ont pas la faculté de proposer une conception articulatrice et organisatrice qui permette de les

lier. Au delà des difficultés inhérentes à cette approche (chacun arrivant avec son vocabulaire et sa vision du monde), ce qui est en cause, c'est une structure de pensée, ou ce que j'appelle le paradigme. Le paradigme de la science classique était réductionniste (niant par là-même les ensembles), mécaniste (seule l'hypothèse déterministe prévalait) et fondé sur l'idée analytique selon laquelle on doit délimiter des ensembles et résoudre séparément chaque élément, pour résorber les difficultés globales (principe cartésien). Nous sommes, me semble-t-il, aux débuts d'une période de révolution de la pensée scientifique. Celle-ci se manifeste déjà dans certains domaines comme les sciences de la terre, l'écologie, la cosmologie et la géographie dont le statut est original parce qu'elle était une science multidimensionnelle. Je me souviens de ces thèses monumentales du début du siècle qui, s'attachant naturellement à un objet très limité, allaient du sous-sol à la géographie humaine. Présentant une coupe, le géographe était quelqu'un de polyvalent. De nos jours, comme en témoigne par exemple, la géopolitique, on ne développe que certains aspects, et de façon additionnelle, additive, comme les strates superposées.

NSS ■ Une partie de la géographie actuelle préconise une interdisciplinarité qui serait justement capable d'articuler les spécialités naturalistes et sociales de cette discipline.

J'en reviens à cette structure de pensée, plus pertinente à mon avis que celle de la globalité qui sonne comme une abstraction creuse et donne l'impression que l'on délaisse

la connaissance des parties. Opposer holisme et réductionnisme ne mène à rien puisque l'holisme est lui-même une réduction au tout. Pour ma part j'ai pris comme axiome cette phrase de Pascal : « Je ne peux pas connaître le tout si je ne connais les parties, ni connaître les parties si je ne connais le tout. » Actuellement soit on homogénéise, et on perd sa vision des multiplicités internes, soit on catalogue. C'est en ceci qu'il s'agit véritablement d'une réforme de la pensée : parvenir à penser le multiple dans l'un, et l'un dans le multiple.

Pour l'instant nous sommes bloqués à la phase interdisciplinaire dans son expression la plus triviale. À l'instar de l'ONU qui réunit différentes nations et leur lance "Débrouillez-vous", nous laissons les disciplines en présence se disputer sur des questions de frontières.

NSS ■ Ce point est important pour nous, dans la mesure où nous nous situons dans la lignée de ce que vous venez de dénoncer. Qu'en est-il de la distinction entre interdisciplinarité et transdisciplinarité ?

L'interdisciplinarité érige des disciplines souveraines comme des états nationaux, tandis que la transdisciplinarité, qui ne les détruit pas, les traverse. Le fait n'est pas nouveau, la pensée scientifique a déjà proposé des conceptions transdisciplinaires comme le marxisme, ou dans un sens élargi, l'œuvre d'Engels, voire celle de Freud. Pour ma part, je défendrais une conception transdisciplinaire organisationniste, pour ne pas dire systémique. En effet, dans notre univers, tout ce qui a quelque consistance est un

système. L'atome est un système. Les molécules, les astres, les êtres vivants, les sociétés sont des systèmes. Cependant il ne faut pas se forger une idée réductrice des systèmes : un système est une chose pour laquelle le tout est à la fois plus ou moins que la somme des parties. J'emploie cette métaphore pour insister sur le fait qu'il existe des qualités émergentes – que les systèmes soulignent – et des propriétés de parties, que les systèmes inhibent du fait de leurs contraintes organisationnelles. Certes, le système de la molécule diffère du système social. Si la base, le rez-de-chaussée, de toute connaissance est bien un système (comme c'est actuellement le cas pour les sciences de la Terre) l'idée des systèmes auto-organiseurs, qui trouvent en eux-mêmes les principes de leur organisation, est fondamentale. Tout système vivant est auto-organisateur, et même auto-éco-organisateur. Un organisme qui vit, travaille et dépense de l'énergie, dépend donc de son environnement pour son approvisionnement en énergie et son organisation. Ce niveau des systèmes auto-éco-organiseurs concerne les êtres vivants, les êtres sociaux, et bien sûr les sociétés humaines, et tous sont caractérisés par des déterminations spécifiques ; les sociétés humaines se distinguant bien entendu des sociétés animales par la culture, la pensée, la conscience.

À la différence d'une conception déterministe qui n'envisage que l'ordre et donc une causalité induisant des effets nécessaires, des invariances, des stabilités, des régularités, la pensée transdisciplinaire considère et l'ordre et le désordre, et les appréhende, non pas comme des concepts antagonistes, mais comme étant nécessairement liés. Il y a des aléas, des accidents, des ruptures, des irrégularités. Notre univers vit de cette dialectique (que je nomme dialogique) entre l'ordre et le désordre ; de celle-ci naissent toutes les organisations matérielles, comme le noyau, aux organisations les plus complexes comme les sociétés humaines. La Terre dans son histoire témoigne d'une organisation qui plus d'une fois a utilisé le désordre pour faire un bond en avant, et qui,

parfois, a frôlé la destruction en raison d'un désordre.

La Méthode, telle que je l'entends, n'est pas une méthodologie ; il s'agit de proposer quelques règles, des structures paradigmatiques, qui permettent d'affronter ce que je nomme la complexité du réel, qui permettent de rendre compte du divers sans perdre l'unité et offrent la possibilité de cerner l'unité, sans perdre le divers.

NSS ■ Vous témoignez d'une aspiration à un nouveau paradigme, à une structure de pensée qui serait transversale. Quand avez-vous rencontré la nécessité d'élaborer une pensée transdisciplinaire ? Comment choisissez-vous d'entrer dans une question ?

J'ai pratiqué l'interdisciplinarité avant d'en détenir le concept. La question s'est posée d'emblée, lors de mon premier travail important, *L'Homme et la Mort*. Quiconque s'interrogeait sur les attitudes humaines à l'égard de la mort dans les années cinquante à soixante était renvoyé au mieux à quelques traités philosophiques. Il n'y avait ni thanatologie (études des différents aspects biologiques et sociologiques de la mort), ni science de la mort. Il n'y avait rien. Il m'a fallu puiser dans la littérature ethnographique, me plonger dans les coutumes et rites funéraires, prélever dans la psychologie de l'enfant la découverte de l'idée de mort, me tourner vers la psychanalyse, sonder l'histoire des religions, m'attaquer au christianisme, aller à la philosophie de l'Antiquité (qui récuse l'immortalité) jusqu'au traitement de la mort par Heidegger ou Sartre.

J'ai été amené à noter les changements de conception, dus notamment au recul des religions et au développement de la laïcité, à considérer l'époque contemporaine qui s'efforce d'effacer la mort, comme dans ces cas extrêmes aux États-Unis où le corps, embaumé, maquillé, installé dans un salon privé pourvu d'un téléphone, est présenté dans une attitude souriante. J'ai donc été contraint, pour alimenter mon objet, de couvrir un très vaste champ. La mort, particularité biologique propre à tous les êtres vivants, est ce qui différencie radicalement

les humains des animaux puisque les premiers, dès les origines, laissent le témoignage de conceptions qui envisagent des formes de survivance, au delà de la décomposition du cadavre. J'ai dû, pour y parvenir, silloner du biologique au mythologique. C'était une mission impossible, toujours est-il que m'en suis acquitté. On pourra dire qu'elle est ratée si mes idées et mes résultats sont contestés ou contestables, cependant à ma connaissance, je n'ai rien lu qui montrait que je me sois fondamentalement trompé.

NSS ■ Ce qui est intéressant, c'est que vous vous étiez donné un objet...

Certes, mais il débordait de tous les côtés, je n'avais pas saisi à quel point il était dispersé, combien il était ventilé ! Il y a toujours un objet.

NSS ■ N'y a-t-il pas deux pratiques, deux approches scientifiques ? La vôtre, qui vous permet de construire une théorie à partir d'un objet qui vous est propre, et une autre démarche qui consiste à définir en commun des questions qui seront partagées et travaillées par plusieurs disciplines ?

Je choisis des objets naturels. La mort n'est pas un objet artificiel : le monde sait ce que c'est, sans le savoir exactement. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment les êtres humains réagissent face à la mort au fil du temps, des époques, des endroits, des psychologies, des conditions.

Quand je me suis tourné vers le cinéma (voir *Cinéma ou l'Homme imaginaire*, Minuit, 1956), je n'ai pas pu m'enfermer dans la sociologie du cinéma ; ce qui me troublait, c'est que cette invention foncièrement technique a été rapidement happée par l'imaginaire et la fiction.

Se consacrer aux stars (voir *Les Stars*, Éditions du Seuil, 1957), c'était évidemment s'attaquer à un objet multidimensionnel. La star, objet de rêve, est un objet mythologique. Objets d'un culte inachevé, puisqu'on les adore tout en les sachant mortelles, elles sont également un enjeu économique. Mon livre sur les stars est l'exemple spontané d'une tentative de saisie multidimensionnelle d'un objet naturel.

Dans le cadre de cette grande enquête interdisciplinaire à Plozévet (voir *Commune en France : la métamorphose de Plozévet*, Fayard, 1967), j'avais à étudier la "modernité" ; un objet flou, mais historique. On ne saurait ramener la question de la modernisation et des changements de mentalités, à l'installation d'une salle de bain ou d'une cuisinière. J'ai donc été amené à étudier en premier lieu un certain nombre de choses : l'affaire du comité des jeunes et les relations entre les générations. C'était une occasion de voir tous les problèmes qui pouvaient surgir dans le monde paysan : les remboursements (pour mieux comprendre les rapports ruraux), l'élite qui en était déjà à une phase de post-modernité, les ruraux, en plein dépeuplement, les femmes "agents secrets de la modernité", etc. Rien de ceci, bien entendu, n'avait été prévu dans les bureaux parisiens de la D.G.R.S.T. (Délégation générale de la Recherche scientifique et technique). J'étais a-disciplinaire. Mais je ne pouvais être qu'un "touche à tout", puisqu'il me fallait traiter des informations. Cependant, ce qui me préoccupait, c'était de sauvegarder la singularité de Plozévet tout en l'intégrant dans un tout, dans le devenir de la France, de l'Occident.

NSS ■ Certains "objets" sont-ils plus importants ?

Chacun les choisit à chaque fois selon son intérêt, bien qu'il y ait toujours une part d'aléatoire. Mon premier livre, *L'an zéro de l'Allemagne*, La Cité Universelle, 1947), est issu d'une expérience. Être dans la première armée dans l'Allemagne occupée m'a permis de voir ce pays détruit ; je m'y suis intéressé et j'ai fait une sorte de reportage sociologique.

Après cet essai inspiré par les circonstances, et avant que je n'entre au C.N.R.S., Olga Wormser m'a proposé de participer à une collection, *Dans l'histoire*. Pourquoi ma première pensée fut-elle la mort ? Cette idée, certes me travaillait. Ma mère est morte alors que j'étais jeune. Beaucoup d'amis de la résistance ont été tués. Certains de mes parents ont été déportés. Mais il n'était pas question de faire un

essai métaphysique, il m'importait plus de voir comment les humains l'affrontent.

Le cinéma m'a amené à m'intéresser à la culture de masse ; il n'est pas possible, sur le plan historico-sociologique, de séparer le cinéma des loisirs ; et lorsque j'ai fait *l'Esprit du temps* (Grasset, tome 1, 1962 ; tome 2, 1976), un des problèmes qui me frappait était celui des industries culturelles dont le cinéma était le cas exemplaire.

J'ai réalisé plus d'une étude à cause de l'événement (Mai 68 : *La brèche*, Fayard, suivi de *Vingt ans après*, Complexe, 1988 ; *La rumeur d'Orléans*, Éditions du Seuil, 1969) qui m'ont surpris, pour tout simplement, tenter de les comprendre. La guerre de Yougoslavie m'a déconcerté (voir *Les fratricides - Yougoslavie-Bosnie 1991-1995*, Arléa, 1996) ; je me suis lancé dans une étude en essayant de remonter dans l'histoire des destins séparés des Croates et des Serbes. Je m'intéresse aussi bien au concret contemporain - lorsqu'il met en question nos idées, lorsqu'il déroute et signale qu'il nous faut réviser nos idées - qu'à la problématique anthropologique (*Le paradigme perdu : la nature humaine*, Éditions du Seuil, 1973) et à ce qui touche au sort de l'humanité (*Terre-Patrie*, Seuil, 1993).

NSS ■ Peut-on parler de hasard à propos de *La Méthode* ?

Non. Mon itinéraire intellectuel me montrait que ce que je tentais de relier, d'autres s'efforçaient de le séparer. Mon expérience politique me donnait à penser que tout procédait selon une vision manichéenne, pourtant je me considérais comme étant tout à la fois droitier et gauchiste. N'y voyez là rien d'original, c'est simplement une perspective qui a été chassée de la tradition philologique et scientifique occidentale. Ils sont nombreux ceux qui, dans l'histoire, ont uni des idées qui s'opposent. Pascal disait : « Le contraire d'une vérité n'est pas une erreur, c'est une autre vérité. » Depuis longtemps, il me semblait nécessaire de réfléchir sur la structure de la pensée. Dès 1968-1969, je participais à un groupe interdisciplinaire, Le Groupe de dix¹ qui rassemblait

2. Le Groupe de dix Science et Politique, réunit des personnes comme Henri Laborit, Jacques Robin, René Passet, Robert Buron, Alain Laurent, Jöel de Rosnay, Gérard Rosenthal.

des gens aussi divers que Henri Laborit et Jacques Robin.

Il se trouve que je suis invité un an à l'Institut de biologie en Californie (*Salk Institute for Biological Studies*) – invitation à ne rien faire, à étudier, ce dont j'ai amplement profité. Je lis le manuscrit du *Hasard et de la Nécessité* (J. Monod, Éditions du Seuil, 1970), qui sans pour autant m'amener à la déification du hasard, m'invite à considérer l'aléa. Je rencontre ce que l'on peut appeler la révolution biologique, issue de la découverte du code génétique par J. D. Watson et F. Crick et il m'apparaît immédiatement qu'il ne s'agit pas là d'une victoire du réductionnisme (le monde physique et le monde vivant reposent sur les mêmes molécules, cependant l'organisation en est différente, beaucoup plus complexe).

Ceci me lance sur les idées du systémisme. Je découvre la théorie générale des systèmes ; je découvre George Bateson, l'œuvre d'Henri Atlan, celle d'Heinz von Foerster, l'œuvre de N. Wiener et cette idée-clé, que ni les sciences dures, ni les sciences physiques n'ont reprise : l'idée de rétroaction qui rompt avec la causalité linéaire. De John von Neumann, je retiens cette distinction entre organisation vivante et organisation purement physique ; si, dans les organisations vivantes, les composants sont très peu fiables, puisque ces molécules se dégradent, contrairement à ceux d'un moteur qui sont sûrs, l'organisation vivante peut néanmoins se développer parce qu'elle est capable de s'auto-réparer, parce qu'elle est à même de s'auto-régénérer. Ainsi, je prends conscience du problème de l'auto-organisation. En bref, je m'ouvre à l'acquis d'un certain nombre de pensées des années quarante à soixante qui étaient restées totalement inconnues des sciences humaines et biologiques, parce qu'elles étaient le fait de mathématiciens et de gens issus de l'ingénierie (la cybernétique ayant très vite dévié vers l'informatique).

Me voilà en possession des éléments qui vont me permettre d'élaborer *La Méthode*. J'ai des concepts, j'ai les outils de base nécessaires pour dépasser la causalité

linéaire et la causalité déterministe. Et je n'ai fait que relier, rassembler des éléments qui tous viennent de quelque part. Pourtant, je n'aurais jamais pu franchir cette étape si je n'étais pas redevenu étudiant à un âge avancé de ma vie, et si je n'avais pas opéré une réélaboration de mes connaissances en provoquant, pendant trois ans au Centre Royaumont pour les Sciences de l'Homme, les rencontres et les colloques qui correspondaient à mes interrogations et à mes intérêts.

NSS ■ Vous avez donné comme exemple d'objet global l'écosystème, la biosphère ou la planète Terre, tout en soulignant qu'il s'agissait là d'une occasion pour plusieurs disciplines de collaborer ; cependant dans nos pratiques de scientifiques, un certain nombre de questions restent en suspens, et notamment, les liens entre écologie et sciences humaines.

C'est que la sociologie, contrairement aux sciences de la terre, n'a pas fait sa révolution. Ou bien elle appréhende la société comme un cadre formel, transcendant, dénué d'individus ; ou bien elle considère une collection d'individus sans société. Et à l'intérieur de ce cadre se glissent différentes sociologies (la sociologie religieuse, la sociologie du travail, la sociologie rurale...) qui la plupart du temps ne communiquent pas entre elles. Cette révolution consisterait dans l'articulation de ces différentes dimensions. Ce qui n'est possible qu'en partant de l'idée – du paradigme – que la société est une réalité auto-éco-organisatrice. Bien entendu son auto-organisation est paradoxale puisque les individus produisent la société, laquelle produit les individus : les interactions entre individus constituent la société mais celle-ci, en tant que tout, offre une réalité émergente (qui a donné le langage, la culture, les normes) qui rétro-agit sur les individus et les formes. Cette idée d'une boucle, une boucle récursive et en même temps auto-productrice, est fondamentale.

Le problème est que les sciences n'en sont pas au même point de leur évolution. La biologie, non plus, n'a pas effectué sa révolution. Il y a d'un côté la biologie moléculaire qui ne considère que les molécules, convaincue que les gènes contrôlent

tout, et de l'autre, l'éthologie ou la parasitologie, incapable de saisir l'influence des gènes, qui n'envisagent que des comportements plus ou moins spontanés.

La seconde approche possible serait celle de l'écologie globale. Dès qu'il est question de l'écologie de la planète Terre, il devient impossible d'omettre les sociétés humaines. C'est le principe hologrammatique : les sociétés humaines sont une partie du tout qu'est la biosphère, mais celle-ci est elle-même à l'intérieur du monde humain puisqu'il la transforme ; par ailleurs, nous-mêmes, nous avons une nature biologique.

Ces trois principes, le principe de la boucle, du cercle auto-productif ; le principe hologrammatique, la société en tant que tout est présente dans chaque individu ; et le principe dialogique (des réalités antagonistes collaborent et sont complémentaires) qui suppose que le conflit est inhérent aux organisations complexes, permettent d'appréhender la société comme une réalité éco-auto-organisatrice. Ils permettent d'ouvrir les portes. Ensuite à chacun de construire sa propre conception et ses hypothèses. *La Méthode* est une aide à la stratégie...

NSS ■ Vous avez stigmatisé un certain nombre de comportements scientifiques. Que pensez-vous de nos tâtonnements et de ce qui est fait au sein de *Natures, Sciences, Sociétés* ? Comment vous situez-vous par rapport à ce milieu scientifique ? Pensez-vous être compris à la mesure de ce que vous êtes ?

Je n'ai d'autre place que celle qu'on me donne. Si vous m'en accordez une, c'est que vous considérez que nous avons des éléments en commun. Non je n'ai pas de place. Je rencontre des réponses parmi des gens qui ne sont pas à l'aise dans le paradigme dominant et qui trouvent en moi des raisons de se conforter. Ce sont ces gens-là qui, insatisfaits dans le paysage mental dominant, provoquent des rencontres entre différentes cultures. Sans eux, il n'y aurait jamais de communication. C'est grâce à des poètes du type déviant comme Hölderlin, Novalis, Rimbaud ou Nerval, et non à cause des généraux prussiens ou français, qu'une compréhension entre les cultures françaises et allemandes a pu se nouer. Ce que je

défends rencontre un écho parmi ceux qui, à l'état embryonnaire ou de façon plus élaborée, y étaient déjà sensibles et trouvent leur expression dans ce que j'écris.

NSS ■ Il s'agit d'individus, ou de milieux ?

Des individus. Ils sont beaucoup plus nombreux dans certains milieux. En France un livre comme *Le Paradigme perdu* n'est étudié ni en anthropologie – c'est hérétique – ni en sociologie, ni en philosophie. En revanche, au Portugal, et c'était également vrai en Yougoslavie, il est présent en classe terminale de l'enseignement secondaire, dans l'Université en anthropologie, en philosophie, en sociologie et en histoire. Dans de bonnes circonstances, on m'intègre en différents endroits (voir M. Kofman, *Edgar Morin, from Big Brother to Fraternity*, Pluto-Press, London, 1996), dans de moins bonnes, tout le monde me rejette.

NSS ■ Au Brésil, où vous êtes très compris, *La Méthode* est enseignée en anthropologie et communication.

Voilà ! Mais pas en épistémologie.

NSS ■ Cette méconnaissance – disons le mot – à l'égard de votre œuvre, dans l'establishment, ne serait-elle pas due à votre médiatisation ? Et plus profondément, ce qui est en question, n'est-ce pas la place du scientifique dans la société, sa déontologie ?

Hubert Reeves est bien plus médiatisé que moi, et personne ne conteste sa valeur d'astrophysicien. Il n'y a pas de corrélation entre le degré de médiatisation et le degré de rejet. Cet argument, quoique très utile pour me discréditer, joue plus comme un motif apparent que comme un motif réel. D'autant que, si je dois reconnaître une certaine médiatisation, je n'en ai pas moins fait ma carrière au CNRS. Je ne suis pas un Bernard-Henri Lévy.

NSS ■ L'incompréhension ne proviendrait-elle pas d'une divergence quant à la méthode et en particulier au statut accordé au terrain ?

Vous m'avez connu sur le terrain de Plozévet et vous savez que je suis l'un des rares chercheurs à avoir habité sur place alors que tous étaient logés à l'hôtel Poupon. Mon terrain, c'est la vie quotidienne. Ce n'est qu'après, que je me suis mis à réfléchir

sur les structures de pensée. J'ai fait des études de vie quotidienne parce que c'est mon terrain.

NSS ■ Nous sommes frappés par la façon dont vous répondez à propos du choix de votre objet : vous parlez de surprise, vous faites mention d'un rapport à l'événement. Il y a quelque chose de très libre dans la définition de ce sur quoi vous allez porter votre attention. Dans notre mouvance interdisciplinaire, on rencontre plutôt cette idée qu'un terrain permettrait d'articuler sciences de la vie, sciences de la nature et sciences humaines.

Le principal obstacle tient en vérité au sentiment territorial dont les propriétaires d'une discipline font preuve. Car je suis un contrebandier : effectivement je traverse les disciplines, au grand dam de ses douaniers. Encore une fois : ce qui est en cause, ce sont les structures de pensée, et les structures de l'enseignement. J'ai vu des jeunes qui auraient souhaité s'engager dans les mêmes directions que moi, contraints de faire une thèse dans le cadre strict d'une structure mono-disciplinaire. On leur demande des enquêtes interdisciplinaires, mais les critères d'évaluation se font à l'intérieur de chaque discipline ! La réforme de l'Université est une nécessité impérieuse et d'autant plus refoulée que le prestige et la vie des gens, qui ont tout fondé à l'intérieur sur un savoir parcellaire, sont par là-même menacés. Aussi, la machine à reproduire les universitaires continue à m'écarter. Chacun est renvoyé à sa discipline, comme un horticulteur qui n'arrose que ses plantes. Quant à moi, je suis forcé de disséminer sur tous les terrains ; et parfois, dans des endroits étranges, en Chine ou en Corée, je rencontre des gens qui me sont favorables.

NSS ■ Comment articulez-vous votre dimension de scientifique et votre dimension de citoyen qui se teinte quelquefois d'une parole prophétique ?

Les sciences humaines sont des sciences inachevées et inachevables. Hormis en quelques rares occasions, de ces situations quasi expérimentales comme la chute d'un avion en pleine Cordillère des Andes, qu'il serait délicat de répéter pour le seul plaisir de la science, l'expérimentation est impos-

sible. S'il n'y a pas de connaissance expérimentale, alors qu'il s'agit d'objets complexes dont les variables sont difficiles à isoler, il n'est pas non plus envisageable d'élaborer une loi générale qui aurait la pertinence de mesure des lois d'un Newton. Il n'y a pas de loi de l'attraction sociale ! En ceci, les sciences humaines sont inachevées. Elles sont scientifiques en ce qu'elles exigent un certain nombre de connaissances organisationnelles et structurelles, en ce qu'elle tendent à une vérification optimale de leurs données, en ce qu'elle se fondent sur une argumentation pertinente et non sur l'intimidation. Il y a cependant tout un versant essayiste, une part de réflexion.

Au fond, les sociologues importants, du moins dans la tradition européenne, sont des gens qui ont réfléchi. Que ce soit G. Friedmann, R. Aron, G. Gurvich, A. Touraine... Tout sociologue est aussi un essayiste. Et il ne peut pas en être autrement parce que le propre des sciences humaines réside dans le fait qu'il s'agit de sujets qui ont affaire à d'autres sujets. En ce sens l'ethnométhodologie a eu le mérite de souligner qu'il est aussi important d'enquêter sur les enquêteurs et les questionnaires que de procéder à des enquêtes, et qu'on ne doit pas considérer, contrairement à la sociologie habituelle, les personnes interrogées comme des "crétins culturels", dénuées de tout sens critique, sans expérience aucune, sans savoir ni connaissance. Bien qu'il soit très difficile – en tant que sujet, partie d'un tout qui est lui-même à l'intérieur de nous – d'objectiver notre connaissance de la société, c'est un effort permanent auquel il faut s'astreindre. Cette exigence d'hygiène, d'auto-examen, d'investigation méthodologique, ne s'apparente en rien au fait de se croire possesseur d'une technique, d'une méthode, de questionnaires. Si vous respectez ces conditions, si vous réfléchissez, vous êtes inévitablement citoyen, vous êtes inéluctablement de ceux qui, étant dans une société, essaient d'en voir les bons et les mauvais aspects, les problèmes, le devenir... Actuellement, les sciences soulèvent des questions éthiques, politiques et sociales, et tous les scienti-

fiques sont également amenés à être citoyens. Ceux qui se consacrent aux sciences humaines le sont encore plus profondément. Qu'un chimiste en vienne à produire des objets polluants, il s'avère irrémédiablement citoyen.

Parce que l'écologie est une science qui se constitue sur un objet global et contribue à la résurrection de la nature, on peut aujourd'hui se poser la question : "Que faire" ? Comment préserver cette nature si nous estimons qu'elle est menacée ? Comment sauvegarder nos vies face à la pollution ? La possibilité d'un dialogue entre nos problèmes, nos besoins, nos idées, notre éthique, et une science qui apparaît dès lors que celle-ci est suffisamment globale. Tans que les sciences resteront parcellaires, le dialogue demeurera très difficile.

J'ai toujours fait en sorte que mes idées et ma vie communiquent. Mes idées proviennent de questions que je me suis posées dans la vie. Tout ça est inséparable. Si je tente, dans la mesure du possible, d'être fidèle à mes idées, j'essaie, bien entendu, d'éviter toute confusion et toute contami-

nation ; je m'efforce de ne pas imposer mes idées à mes recherches. Je crois beaucoup en la liberté. Remarquez qu'il existe dans la nature des organisations acentriques (les sociétés archaïques n'ont pas d'État : les végétaux sont acentriques) qui laissent entendre qu'il est possible d'exister sans centre, ne signifie pas qu'il faille imiter les végétaux et supprimer l'État. J'y puise pourtant l'idée que nous ne sommes pas obligés d'obéir à un modèle standard. Il y a toujours un jeu dialectique entre mes idées et mes études.

Lorsqu'on me demande : « en tant que sociologue, que pensez-vous de ceci ou de cela ? », je me récus. Si je donne une réponse, c'est en tant qu'individu. Ce que je refuse, c'est cette posture d'expert ainsi que son rôle. L'expert fait passer, en toute impunité, une idéologie, l'idéologie de l'expert : la validité absolue de son savoir parcellaire, énoncé comme une vérité infaillible. Si je parle, c'est en tant que citoyen ; et effectivement lorsque j'ai étudié le sujet, j'énonce ce que je crois. Mais jamais je n'assène une vérité scientifique avec un "S" majuscule.

PENSER LA COMPLEXITÉ

Aborder l'œuvre d'Edgar Morin nécessite préalablement un effort de renoncement à une pensée compartimentée. En effet, son originalité réside dans un mode d'application des notions et concepts d'une théorie de la complexité. Nous sommes face à une "dialogique" entre le vécu à travers les événements de sa vie (*Autocritique*, Seuil, 1959 ; *Le journal de Californie*, 1970, Seuil ; *Vidal et les siens*, Seuil, 1989 ; *L'année Sisyphé*, 1994, Seuil ; *Mes Démons*, Stock, 1994 ; *Pleurer, Aimer, Rire, Comprendre*, Arléa, 1996) et une stratégie de connaissance. C'est dans ce sens que son œuvre ne peut ni se résumer, ni se laisser réduire à une formule "unique", un genre, ou un système. Dès lors, la pensée d'Edgar Morin devient incalçable : ni de la sociologie ni de la philosophie, ni de l'anthropologie, ni de l'épistémologie. Mais une pensée plutôt animée par une "stratégie de la Reliance". Relier, nous dit-il, « c'est établir des connexions qui se fassent "en boucle" et/ou en "dialogique" » (1995). Il s'agit d'une démarche "hologrammatique" (Françoise Bianchi), où les dimensions bio-anthropo-

sociales ne peuvent reconstituer l'ensemble qu'à partir d'un de ses fragments. Cette métaphore de l'hologramme vise à traduire la multidimensionalité de l'œuvre d'Edgar Morin. Au fil de cette entretien, il nous amène à revisiter la démarche transdisciplinaire, en parcourant un itinéraire de la complexité de l'Homme (*L'Homme et la Mort*, 1955, Seuil ; *Le Paradigme perdu*, 1973, Seuil ; *Commune en France : la métamorphose de Plozévet*, 1967, etc.) et l'importance d'une complexité de la réalité. Le défi est pour lui de réunifier les dimensions biologique, culturelle, anthropologique et sociale à travers les interactions éco-systémiques. En d'autres termes, Edgar Morin nous incite à aborder la relation Homme/Nature/Société ou Société/Homme/Nature en utilisant la "stratégie de la Reliance". Enfin, la métaphore du "contrebandier" désigne une œuvre qui n'a cessé de traverser clandestinement des frontières ; laissant à chaque fois au passage une brèche où l'on puisse mettre en question les principes simplificateurs, disjonctifs d'une discipline.

OUVRAGES D'EDGAR MORIN

La Méthode

La Nature de la nature, Seuil, 1977

La vie de la vie, Seuil, 1980

La Connaissance de la connaissance, Seuil, 1986

Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leurs organisations, Seuil, 1991

Complexus

Sciences avec consciences, Fayard, 1982

Science et conscience de la complexité, librairie de l'université, Aix-en-Provence, 1984

Sociologie, Fayard, 1984

Arguments pour une méthode (Colloque de Cerisy), Seuil, 1990

Introduction à la pensée complexe, ESF, 1990

La complexité humaine, Flammarion, coll. "Champs/Essentiel", 1994

Anthropologie fondamentale

L'Homme et la Mort, Seuil, 1951

Le cinéma ou l'homme imaginaire, Minuit, 1956

Le Paradigme perdu : la nature humaine, Seuil, 1973

L'Unité de l'homme, Seuil, 1974

XX^e Siècle

L'An zéro de l'Allemagne, La Cité universelle, 1946

Les Stars, Seuil, 1957

L'Esprit du temps, Grasset, tome 1, 1966, tome 2, 1976

Commune en France : la métamorphose de Plozévet, Fayard, 1966

Mai 68 : la brèche, Fayard, 1968, suivi de *Vingt ans après*, Complexe, 1988

La Rumeur d'Orléans, Seuil, 1969. Complété avec *la Rumeur d'Amiens*, 1973

Pour sortir du XX^e siècle, Nathan, 1981

De la nature de l'URSS, Fayard, 1983

Le Rose et le Noir, Galilée, 1984

Penser l'Europe, Gallimard, 1987

Un nouveau commencement, Seuil, 1991

Terre-Patrie, Seuil, 1993

Politique

Introduction à une politique de l'homme, Seuil, 1965

Vécu

Autocritique, Seuil, 1959

Le vif du sujet, Seuil, 1969

Journal de Californie, Seuil, 1970

Journal d'un livre, Inter-Éditions, 1981

Vidal et les siens, Seuil, 1989

Mes Démons, Stock, 1994

Une année Sisyphé, Seuil, 1995

Les Fratricides (Yougoslavie-Bosnie 1991-1995), Aléa, 1996